



Historique de Beauchêne



Bien connu des pêcheurs d'élite, le nom Beauchêne est dérivé de l'algonquin « Bauching », « Deux eaux », qui décrit bien la forme en deux sections du lac. Au tournant du 20^e siècle, on accédait au territoire pour la coupe de bois par un chemin d'hiver et, à partir de 1920, par voie ferroviaire lors de la construction de l'usine de pâtes et papier à Témiscaming. À l'époque, les avides de la pêche et de la chasse descendaient à la gare Beauchêne, un campement de bûcherons érigé aux abords de la rivière des Outaouais, avant d'entreprendre le portage de 2.5 milles vers Beauchêne. En 1923, Lawrence Jones, originaire de Louisville au Kentucky et propriétaire de Franklin Distillers, une distillerie produisant le Four Roses Whiskey, donnait le mandat à Roland Zeitz de trouver un site vierge où il pourrait construire un camp de pêche privé. Cette même année, monsieur Jones obtenait un bail du gouvernement du Québec et, l'année suivante, sous la supervision de monsieur Zeitz, on érigeait la « Maison blanche » (White House), le Pavillon principal, une vaste maison de style colonial américain. Roland Zeitz, son épouse Ethel et leurs enfants ont assuré l'entretien de Beauchêne pendant 40 ans. En 1987, Dick Waterous, un avocat de Brantford en Ontario, acquerrait le bail et entreprenait de construire son rêve : le plus beau site de pêche de l'est du Canada. Vingt ans plus tard, grâce à des principes de conservation de la faune et à des standards de qualité inégalés, le rêve Beauchêne est devenu réalité : un des sites primés en Amérique de nord!

ROLAND ZEITZ – LE CONSTRUCTEUR DE BEAUCHÊNE - Préface

Il est bien connu que Lawrence Jones, de Louisville au Kentucky, a donné à Roland Zeitz le mandat de construire « White House » dans les années 20, et monsieur Zeitz a assuré l'entretien et la garde pour monsieur Jones pendant de nombreuses années. Toutefois, après le décès de Jones, tout contact avec

Roland Zeitz a été coupé jusqu'à ce qu'un ami m'envoie, en juin 1991, un exemplaire du journal hebdomadaire publié dans le district d'Haliburton en Ontario : à la Une, on reprenait une entrevue avec Roland Zeitz tenue à l'occasion de ses cent ans. L'article mentionnait évidemment Beauchêne, et c'est ainsi que la publication s'est rendue jusqu'à moi.

Le 14 septembre 1991, mon épouse Joan et moi nous rendions à Cardiff en Ontario (l'adresse de Roland étant précisée dans l'article), où nous avons passé une demi-journée mémorable en compagnie de Roland et de son épouse Ethel. Malgré ses cent ans, sa cécité et sa canne, Roland était vigoureux et plein d'énergie. Sa mémoire était parfaitement intacte...et son humour aussi. Sa poignée de main témoignait de tout le dur travail manuel qu'il avait connu durant sa longue vie. Ses passe-temps préférés incluaient les échecs et l'écoute de livres enregistrés sur cassettes. De toute évidence, Roland était très au courant de l'actualité et appréciait encore les voyages. Son épouse Ethel, une élégante dame de 93 ans, qui manifestait encore les traces d'un accent du Michigan, utilisait aussi une canne mais réussissait malgré tout à entretenir un grand jardin de fleurs et de légumes. Roland et Ethel avaient acquis leur maison à Cardiff au début des années 60.

Au sud-est du Parc algonquin, dans la région de Bancroft en Ontario, Cardiff est une ville minière construite pour héberger les travailleurs qui extrayaient l'uranium. À la fermeture de la mine, les maisons unifamiliales furent vendues; Roland et Ethel profitèrent des aubaines offertes et s'y installèrent. En 1991, Roland et Ethel voyageaient encore régulièrement : trois ans plus tôt, alors qu'ils étaient âgés respectivement de 97 et de 90 ans, ils avaient visité leur fille en Afrique du nord et ils s'apprêtaient à se rendre au Michigan visiter un de leurs fils afin d'assister à l'intronisation de son petit-fils dans une troupe de scouts, les King's Scouts. Roland n'aurait pas raté cette occasion pour tout l'or du monde. Un autre fils était directeur de la Gendarmerie royale du Canada de l'ouest du Canada et vivait à Edmonton; un autre profitait de sa retraite à Pembroke, en Ontario. Fiers de leurs accomplissements et, manifestement, un couple heureux, Roland et Ethel nous ont charmés. Nous ne pouvions qu'admirer ce couple qui avait vécu dans l'isolement total pendant tant d'années, ne comptant que sur leurs propres moyens; il était surprenant de constater que ce genre d'existence, déjà révolue, avait été une réalité seulement quelques années plus tôt.

Post-scriptum – En date du 10 juin 1996, Roland fêtait son 105e anniversaire et se trouvait en bonne forme!

LA VIE DE ROLAND ZEITZ

Roland Albert Zeitz est né le 1er juin 1891 au Michigan d'immigrants allemands. Au moment où il se sentit prêt à quitter le foyer familial, le Michigan n'offrait plus d'emplois en abattage, car le territoire avait été entièrement exploité; on offrait plutôt des terres agricoles à 10\$ l'acre, bien au-delà des moyens de Roland. Toutefois, Roland avait eu vent que le gouvernement de l'Ontario offrait gratuitement des terres au nord de French River, au sud de Sudbury. Les forêts du territoire n'avaient pas été complètement exploitées, et on pouvait compter sur un revenu en vendant le bois abattu pour dégager des terres arables. Ainsi, deux ans avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale, ce jeune

homme célibataire s'installait dans la région de St-Charles en Ontario pour défricher sa terre. Lorsque la Guerre éclata, Roland se porta volontaire dans l'armée canadienne et se retrouva, en Europe, tireur d'élite dans l'infanterie. C'est à Paschendale qu'il fut grièvement blessé au bras : inconscient à cause de l'hémorragie, il ne sait toujours pas comment il se retrouva, quelques jours plus tard, dans un hôpital de campagne. Déclaré invalide, il reprenait le chemin du Canada en mai 1918 pour poursuivre les travaux sur ses terres près de French River.

En 1919, Roland comblait son revenu comme guide de pêche pour le propriétaire d'un camp sur le lac Nipissing, non loin de sa ferme. C'est à l'été 1919 qu'il fit la connaissance de Lawrence Jones, de Louisville au Kentucky; il fut son guide sur le lac Nipissing pendant plusieurs saisons consécutives et, ultimement, son employé à Beauchêne. Un incident cocasse, qui fait encore rire Roland, cimentait leur relation. En effet, le propriétaire du camp suggéra à Roland qu'il amène Jones sur un site de pêche à proximité. Malgré les protestations de Roland à l'effet qu'on n'y trouvait pas de poisson, le propriétaire déclara : « Oui, je le sais, et tu le sais, mais Jones ne le sait pas. Alors, quel est le problème? » Néanmoins, Roland choisit de diriger Jones vers un site beaucoup plus poissonneux, où celui-ci connut beaucoup de succès. Toute sa carrière, Roland a œuvré à offrir le meilleur des services, et cette qualité chez lui en fit un compagnon à vie de Jones. Aussi, selon Jones, lorsque Roland le guidait « le coup d'aviron de Roland était impeccable – il n'accrochait jamais le plat-bord du canot et ne le faisait pas basculer à chaque coup. » De toute évidence, sa blessure au bras connue à Paschendale n'avait pas affecté sa technique. Roland racontait aussi que l'hiver, il suppléait à son revenu en fabriquant des canots de toile à structure de cèdre; il les vendait 15\$ ou 20\$ chacun dans la région de Témiscamingue, augmentant ses gains de 50\$ par mois!

Au début des années 20, Roland reçut de Jones le mandat de lui trouver un site où il pourrait se construire un camp de pêche privé. Roland était heureux d'accepter étant donné que le cachet lui permettrait d'offrir une vie décente à sa nouvelle épouse : sa ferme au nord de French River ne pouvait, à elle seule, assurer leur soutien. Roland avait rencontré Ethel Louise Mercer pour la première fois alors qu'il était encore au Michigan, avant la Première Guerre. Heureux hasard, ils reprirent contact lorsqu'Ethel s'installa subséquemment dans la région de French River avec ses parents. Le mariage ne tarda pas.

Le choix de Beauchêne comme site du nouveau camp de pêche fut arrêté après plusieurs expéditions exploratoires sans succès. Roland entendit parler de Beauchêne, l'inspecta de fond en comble et fit rapport à Jones. Selon Roland, la pêche était plutôt décevante, car le site avait été exploité pendant quelques années par un commerçant, Joe Tremblay, de Témiscaming, qui avait presque complètement vidé les lacs au filet dans le but de fournir 40 livres de poisson par semaine à ses clients, des restaurateurs de Témiscaming. Déjà, à cette époque, Tremblay avait du mal à remplir son quota. Malgré tout, Jones ne fut pas découragé par la situation, car Beauchêne offrait tout ce qu'il recherchait : des berges bien préservées, plusieurs lacs et peu ou pas d'autres camps dans le territoire. Il rassura Roland en précisant qu'une saine gestion de la pêche renverserait la tendance. En 1923, le gouvernement du Québec accordait un bail à Jones, qui entreprit la tâche avec enthousiasme, malgré ses 64 ans. D'ailleurs, il vécut encore 20 ans.

Malgré le caractère plutôt exigeant de Jones, Roland l'admirait et éprouvait beaucoup de respect pour lui, car Jones était un autodidacte et avait amassé sa fortune à la sueur de son front. En effet, le père de Jones, un soldat du côté des Sudistes durant la Guerre civile américaine, avait été tué durant cette guerre alors que son oncle paternel avait joint l'armée du Nord. Après la guerre, cet oncle offrit à son neveu orphelin de l'aider à s'établir, mais Jones refusa. Il voyait mal comment il pouvait accepter cette aide alors que son père s'était battu et avait perdu contre les troupes de son oncle ; il devrait s'en tirer seul. Ultimement, Jones devint le propriétaire d'une distillerie, Frankfort Distillers, une compagnie connue pour plusieurs de ses marques, dont le bourbon Four Roses. À l'époque où il fit connaissance de Roland, Jones s'intéressait surtout au soutien organisationnel de nouveaux entrepreneurs. Roland le disait « financier ». Du côté familial, Jones avait deux filles et un fils, tué durant la Première Guerre, une tragédie dont il ne se remettrait jamais.

Lorsque Jones obtint son bail pour Beauchêne, la seule route se rendant sur le territoire était celle de la ferme England, située sur les berges sud du lac, sur la rive gauche de la rivière Beauchêne. Cette ferme appartenait à la famille du même nom, qui l'avait défrichée. Encore aujourd'hui, certains descendants de la famille England demeurent dans la région de Témiscaming. La route se rendant à Beauchêne partait de la station Beauchêne, un arrêt près de la rivière des Outaouais sur un tout nouveau tronçon du Canadien pacifique, et montait 2500 à travers les montagnes le long de la rive droite de la rivière Beauchêne. Lorsque Roland s'installa à Beauchêne, la famille England et tous les autres colons de la région avaient déjà quitté leurs fermes pour Témiscaming ou pour la station Beauchêne, un village s'étant établi avec le passage du chemin de fer. Malgré tout, la route était encore praticable en chariot, et la maison de ferme, un joli deux étages en bois rond, existait toujours. Toutefois, peu de temps après, la compagnie forestière Lumsden, qui exploitait la région, y mit le feu pour décourager les occupants illégaux. La seule autre famille à vivre aux abords du lac Beauchêne, les Burns, avait une ferme sur Burns' Bay, la première baie du côté sud du lac, à l'est des goulets. La ferme s'étendait entre Burns' Bay et Snake Lake, la source de Snake Creek.

Au tournant du 20^e siècle, une route d'hiver, qui suivait Snake Creek à partir de sa jonction avec la rivière des Outaouais, près de Mattawa, permettait aux bûcherons de se rendre dans le territoire de Kipawa au Témiscamingue. À la ferme Burns, elle traversait la glace du lac Beauchêne vers Otter Creek et suivait cette baie vers le nord, fort probablement le site de la route actuelle vers la plage Beauchêne, la frontière est du territoire Beauchêne. Par cette ancienne route et en traversant la glace du lac Kipawa, on avait accès à toute la région de Kipawa. Par ailleurs, on peut encore apercevoir les anciennes fondations des dépendances de la ferme Burns quand on emprunte le portage entre les lacs Beauchêne et Snake. Aussi, des vestiges de l'ancienne route d'hiver, Old Winter Road, sont encore visibles lorsqu'on suit la rive est de Snake Lake vers le nord. Après la Première Guerre, on cessa d'utiliser cette route lorsque le chemin de fer fut prolongé le long de la rive est de la rivière des Outaouais vers la nouvelle usine à Témiscaming. Dès lors, toutes les colonies et fermes servant d'arrêts ou d'auberges le long de la route furent abandonnées et les habitants choisirent de se relocaliser près de la voie ferrée. À l'époque, s'ajoutaient aux fermes Burns et England celles d'Otter Creek et de Petit Beauchêne. Aussi, un camp de bûcherons appartenant à un dénommé Foley se trouvait du côté nord de Foley Bay, où la décharge de Foley Lake (Foley Creek) se jette dans la baie. Ce camp existait toujours lorsque Roland s'installa à Beauchêne et, encore aujourd'hui, du côté est de Foley Creek, on

trouve une éclaircie, vestige du camp, qui a servi à une époque de campement à Fern St-Georges, un employé de Beauchêne.

Le lac qu'on appelle aujourd'hui Foley Lake se nommait autrefois Rainbow Lake, selon les dires de Roland. Il semblerait que les noms aient été inversés au fil des années. Sur l'île nichée dans Foley Bay, on trouvait, dans les années 20, une cabane en bois rond, résidence du garde forestier, John Dale. Après son effondrement, elle fut remplacée par le camp actuel, habilement construit à la tronçonneuse par Fern St-Georges.

La compagnie de pâtes et papier construisit un barrage à la décharge du lac Beauchêne au début des années 20, barrage qui permettait de monter jusqu'à 7 pieds le niveau d'eau. Ceci assurait la drave vers la rivière des Outaouais. Selon Roland, dès la fin du 19^e siècle, la plupart des anciens pins étaient déjà disparus. Toutefois, le bois franc d'origine et beaucoup de feuillus demeuraient à son arrivée à Beauchêne. En 1922, un des pires feux de forêt de l'histoire de l'est du Canada, dont l'origine était à Hailebury, une ville à l'ouest de la rivière des Outaouais, en Ontario, provoqua un plus petit feu à l'ouest du lac Beauchêne, près de Stewart's Bay, une baie nommée par Roland et située à droite du Pavillon principal actuel si on fait face au lac. Stewart était l'entrepreneur qui avait abattu la section ravagée par le feu. (Note de RNW – À cet endroit à l'ouest de l'extrémité ouest du lac, probablement à cause du feu, on trouve surtout de la forêt de seconde venue, notamment du pin rouge.)

Au départ, Roland croyait que Beauchêne était un mot indien mais, lorsqu'il apprit le sens français de Beauchêne, il crut que les majestueux chênes qui poussaient sur le territoire avant la coupe avaient donné au lac son nom. D'ailleurs, il se souvenait d'un chêne en particulier, qui mesurait entre 6 et 8 pieds de diamètre, situé en haut d'une colline à droite du pavillon principal, à mi-chemin entre la décharge de la rivière Beauchêne et Stewart's Bay. Selon Roland, sa souche était encore évidente en 1991. (Note de RNW – Depuis la rédaction de ce texte, on a appris, suite à la découverte d'une carte toponymique datant de 1859, que le lac Beauchêne s'appelait autrefois lac « Bauching ». On pourrait donc croire que l'hypothèse d'un nom autochtone était la bonne, surtout lorsqu'on remarque la terminaison en -ing de plusieurs expressions toponymiques de la région : Nipissing, Temiscaming, Nosbonsing, Minising, Couchiching, Manitouwaning, Kapaskasing, etc. Il n'est pas surprenant que les francophones de l'époque aient transposé ce nom en « Beauchêne », l'expression française la plus proche de la prononciation autochtone. Ceci expliquerait pourquoi on entend souvent le nom prononcé « basheen » plutôt que « beau chêne ». Par ailleurs, deux membres de la nation algonquine Kipawa m'ont confirmé récemment que leurs grands-parents l'appelaient Bauching, qui se traduit en « deux eaux ». Il semblerait que le suffixe -ing en algonquin veut dire « eaux ».)

En 1924, la même année que celle de la construction de la papeterie à Témiscaming, le Pavillon principal de Beauchêne, la « Maison blanche », fut érigé. Jones prépara un croquis d'un bâtiment à saveur sudiste et donna le mandat à Roland d'engager un entrepreneur. Toutefois, le seul prêt à s'attaquer aux travaux se trouvait à Sudbury et demandait 20 000\$ pour compléter la tâche, un estimé que Jones refusa. Celui-ci se tourna ensuite vers Roland, qui accepta d'entreprendre les travaux malgré son manque d'expérience. On était en avril 1924, et Jones souhaitait voir son œuvre terminée le juillet suivant, à temps pour les vacances d'été. Étonnamment, Roland achevait la construction une semaine avant l'échéance, le 17 juillet 1924, au coût de 5 000\$. Avec raison, Roland est encore fier de son

exploit! Par ailleurs, le clin extérieur du camp est entièrement fait de pin sans nœuds de la Colombie-Britannique, et Roland affirme qu'à l'examen du bâtiment, on ne verra pas un seul nœud. Le bois, commandé par Jones, connut tout un périple : une première étape par train, une deuxième par chariot jusqu'à la ferme England, et la dernière, par radeau, pour traverser le lac. Ce radeau, construit par Roland, était propulsé par un moteur Fairbanks Horse de 3 CV dont Roland se servait pour se déplacer sur le lac. Pour la construction de la «Maison blanche», Roland fut épaulé par un menuisier de la place et son fils; un autre assistant de Témiscaming assura la plomberie et l'électricité.

Jones arriva le 17 juillet 1924, comme prévu. Par ailleurs, jusqu'à l'âge de 83 ans, un an avant son décès, Jones avait l'habitude de se rendre à la gare Beauchêne en wagon privé et, de là, montait la côte à pied. Il était accompagné d'un chef, d'un majordome et de femmes de chambre, qui assuraient le confort de sa famille. Occasionnellement, mais rarement, il invitait aussi des amis. Il ne visitait Beauchêne qu'un mois par année, au milieu de l'été.

Le croquis de la maison préparé par Jones stipulait que le bâtiment devrait mesurer 48 pieds par 24 pieds (en 2000, un nouvel étage, en forme de « U », fut ajouté aux côtés et à l'arrière de la maison d'origine). À sa première visite, Jones se dépêcha de mesurer la construction, pour constater que celle-ci dépassait ses spécifications : elle affichait 50 pieds par 25 pieds. Convoqué par un Jones outré, Roland dut s'expliquer : Jones, dans son sketch, n'avait pas tenu compte de l'épaisseur des murs intérieurs, les ayant dessinés en lignes droites, ce qui ne permettait pas de respecter les dimensions prescrites des pièces. Soixante-sept ans plus tard, l'erreur de Jones fait encore glousser Roland. La famille Zeitz (Roland, Ethel et un enfant) passèrent leur premier hiver dans la «Maison blanche» et ont failli mourir de froid. L'année suivante, ils construisirent un bâtiment de deux étages destiné au personnel. Cette première construction brûla alors que Roland se trouvait à la guerre, et le Camp du Castor fut érigé sur le même site pour la remplacer. Selon Roland, ce petit chalet ne saurait égaler le bâtiment d'origine. (Note de RNW – Deux ailes furent ajoutées après le départ de Roland pour permettre l'aménagement d'un salon et d'une chambre à coucher.) Ethel et Roland élevèrent leurs quatre enfants à Beauchêne, où ils furent instruits pendant huit ans. L'hiver, le seul moyen de transport restait les raquettes, et Roland se rendait au village à pied procurer leurs provisions, revenant en train jusqu'à la station Beauchêne et, ensuite, en raquettes jusqu'au camp, les provisions sur son dos! Cette situation ne permettait pas à Ethel de quitter Beauchêne l'hiver et, n'ayant pas de voisins, elle connut une vie très solitaire. D'ailleurs, ne pouvant laisser ses jeunes enfants, Ethel ne quitta pas Beauchêne pendant 14 ans, pas même pour visiter Témiscaming! Il est presque impossible d'imaginer une aussi longue période d'isolement mais, malgré tout, Ethel demeure une personne alerte, optimiste, de compagnie agréable et empreinte de raffinement.

Quand les Zeitz s'installèrent à Beauchêne, il n'y avait peu ou pas de francophones habitant la région et, à la construction de la papeterie, on embaucha surtout des Scandinaves. Une enseignante d'Ottawa, engagée par Ethel et Roland, assura l'instruction des enfants pendant huit ans en échange de la pension et de l'argent de poche, mais sans rémunération. En effet, à cette époque, en pleine dépression économique, les enseignants avaient du mal à se placer. Toutefois, à la fin de son séjour, l'enseignante avait économisé 1 600\$, une somme importante à l'époque.

Au début de la vie de Roland à Beauchêne, le chevreuil abondait et, selon son fils, en hiver, on pouvait voir de gros attroupements près de la rivière des Outaouais; parfois, ces groupes pouvaient chiffrer 150 bêtes. On vit l'original faire son apparition dans les années 30. (Note de RNW – Une hypothèse expliquant ce mouvement de la faune serait que la coupe de bois franc, donnant lieu à la croissance de nouvelles espèces, a fait fuir certains animaux et en a attiré d'autres.) Aussi, Roland tolérait mal les prédateurs, dont le loup, et avoue avoir atteint une de ces bêtes à la carabine d'une distance de 100 mètres. À une autre occasion, Roland traqua jusqu'à son repaire une louve traînant le piège dans lequel elle se trouvait prise. Sa cachette se trouvait du côté ouest d'un de deux petits lacs au nord du lac Petit Groulx, juste à l'extérieur de la frontière ouest de la réserve. La louve s'était réfugiée sous un amas de rochers (selon Roland, c'était un monolithe). Ne se doutant pas que cette cachette comptait deux accès, Roland se glissa à plat ventre vers l'enceinte du repaire, une torche en bouleau à la main droite et un revolver à la gauche (il était toujours armé pour chasser les braconniers). Lorsqu'il aperçut les yeux de la louve, illuminés par sa torche, il vida son revolver mais sans l'atteindre : étant droitier, son tir de la main gauche laissait à désirer. La louve recula jusqu'à l'autre accès, suivie de Roland. À la sortie, celui-ci constata qu'elle était intacte mais morte. Il demeure convaincu que la peur lui fit faire une crise cardiaque. Il admet aussi que ce scénario du loup reculant de plus en plus loin dans la caverne, les yeux illuminés, et de Roland à plat ventre la suivant lui a certainement donné autant la frousse qu'à l'animal.

Parmi les légendes de Beauchêne, il y a celle qu'une mine d'or se trouve sur le territoire. Cette mine mystérieuse, possiblement mythique, appartenait à un certain Archie Bernice, dont le nom coulant et savoureux a toujours fasciné Roland. Lors de ses expéditions au village, Bernice transportait toujours des pépites d'or dans ses poches, mais on n'a jamais réussi à le suivre jusqu'à sa mine et, à ce jour, son site demeure un mystère. On dit qu'à la fin de sa vie, Archie livra son secret à un ami qui, à son tour, le confia à Roland. Il semblerait que les dernières paroles d'Archie fournissaient la clé de l'énigme : « Trouve mon camp. Debout à la porte d'entrée, tu verras trois grandes collines. Tu trouveras la mine à la cime de la plus grosse colline. » Roland croit qu'il est tombé par hasard sur le site alors qu'il poursuivait un loup. Toutefois, à son retour de la chasse, il était incapable de retrouver l'endroit. Il raconte qu'il avait suivi l'animal à travers un marécage (Note de RNW – ce qui ne correspond pas à la cime d'une colline), où il aperçut une excavation de quelques 2.5 mètres au centre d'un affleurement. C'était manifestement l'œuvre d'un humain, mais on ne saura jamais s'il s'agissait de la mine mystérieuse.

Aussi, selon Roland, il y aurait eu une famille d'ours qui vivait du côté nord du lac Beauchêne, à mi-chemin entre Foley Narrows, l'entrée de Foley Bay, et Red Cedar Point, la petite île du côté ouest de Pockets Bay. Il y avait là, à l'orée du bois, une grande pruche (Note de RNW – près de la seconde des trois pointes appelées Three Sisters Points). L'arbre poussait sur la souche d'un ancien pin, et une ourse s'était installée à travers les racines, là où la souche avait pourri. Roland affirmait que l'ours s'y trouvait chaque hiver et qu'il ne serait pas étonné que la pruche et les ours y soient toujours. À l'arrivée de Roland, l'omble de fontaine (truite mouchetée) n'existait pas à Beauchêne, pas même dans le lac Taggart; l'achigan à petite bouche non plus. C'est Jones qui décida d'introduire l'achigan, et Roland l'ensemença dans les divers lacs en 1925. Étonnamment, Roland se rappelait encore que le poisson était originaire de chez Belknapp, de Memphrémagog, dans les Cantons de l'est du Qué-

bec. On essaya aussi d'ensemencer quelque 500 livres (une quantité énorme) de truite arc-en-ciel originaire de Port Allegheny dans l'état de New York. C'est Roland qui se rendit à Port Allegheny récupérer les truites. Toutefois, les aérateurs n'existant toujours pas, il dut brasser à la main l'eau glaciale contenant les poissons, et ce, jusqu'à Beauchêne. Il me racontait qu'il se souvenait encore de l'effet paralysant de l'eau. Les truites furent introduites dans le lac Rainbow (maintenant Foley) et le Taggart, mais on ne les revit jamais, sauf quelques rares exceptions prises dans la chute de la rivière Beauchêne. (Note de RNW – Je ne suis pas certain s'il s'agit du même stock ou encore de spécimens ayant migré de la rivière des Outaouais.) Lors de notre visite à Cardiff, Roland fut surpris d'entendre qu'il y avait de l'omble de fontaine dans le lac Taggart.

Durant les saisons 1947-1948, avec l'autorisation de Roland, Joe England et son fils, des descendants de la famille England ayant exploité la ferme à la décharge du lac, ensemencèrent de l'esturgeon originaire de la rivière des Outaouais. Depuis ce temps, on n'a jamais officiellement identifié d'esturgeon à Beauchêne, mais le fils de Roland se demande encore si les étranges histoires de l'existence d'énormes bêtes de type « Nessy » (le monstre de Loch Ness) ou d'« Ogotogo » (le monstre du lac Okanagan en Colombie-Britannique) s'expliqueraient par la présence de ce poisson. (Note de RNW – À chaque année, on entend parler de spécimens de plus de deux mètres se chauffant au soleil sur le lac principal. Qui sait?) Il y a aussi du poulamon délicieux au lac Beauchêne, qu'on pêche surtout sous la glace l'hiver. (Note de RNW – Jean-Guy Dubé a eu beaucoup de succès à capturer ce poisson d'hiver; on apprécie son goût mais pas nécessairement son apparence.) Le doré fut introduit dans le lac McConnell par un dénommé Léo Dorval. Aussi, selon le fils de Roland, un des petits lacs du territoire, Fairy Shrimp Lake, à l'ouest du haut de Stewart's Bay, on trouve une quantité importante de petites crevettes d'eau douce, presque transparentes, aussi appelées « scuds ». Ça vaudrait la peine d'explorer ce lac, car la présence de ces crevettes pourrait indiquer aussi la présence de petits ombles de fontaine. Avec le touladi, à l'époque, la seule espèce indigène à Beauchêne était le doré. Le brochet fut introduit lorsque Roland en transporta de Snake Lake, le lac près de la ferme Burns. (Note de RNW – Il n'est pas surprenant qu'on n'ait pas vu de brochet dans le bassin versant de la rivière Beauchêne, car celle-ci aurait été trop difficile à remonter.)

Roland aime aussi raconter qu'il avait un jour concocté une mixture pour masquer l'odeur humaine lors de la chasse au loup : un mélange de six onces d'alcool, de six glandes de rat musqué et de trois gouttes de musc de mouffette. Un jour que l'agent de gare de Témiscaming, Bill Irwin, rendait visite à Roland, il eut le malheur d'investiguer une des bouteilles de ce « parfum » et en répandit quelques gouttes sur ses vêtements. Il s'en souviendra longtemps... et Roland aussi, qui en rit encore. Lorsque questionné à propos de la faune à Beauchêne, Roland précise qu'on voyait régulièrement des bernaches tenter d'y faire leur nid, sans succès. Aussi, il affirme avoir eu beaucoup de plaisir à regarder pêcher un aigle qui s'était installé à l'extrémité ouest du lac principal. (Note de RNW – C'était probablement un balbuzard pêcheur.) Les dernières années de la vie de Roland à Beauchêne, la population de chevreuils se limitait au marécage de cèdres situé entre le Pavillon principal et Foley Narrows. Le chevreuil a dû choisir cet emplacement pour se protéger des loups et pour éviter toute compétition avec l'original. Aujourd'hui, la route menant aux « Chalets aux noms d'oiseaux » traverse ce marécage. Par ailleurs, lors de ses activités de piégeage, Roland visait surtout les prédateurs : le vison, la loutre,

le renard et le loup. Il s'intéressait peu au castor, à la marte ou au pékan. Il dit n'avoir jamais vu de lynx, seulement leurs traces.

À la demande de la Marine canadienne, Roland fut actif durant la Deuxième Guerre. Basé à Québec, il formait le personnel spécialisé en moteurs diésel. C'était tout un exploit étant donné que Roland n'avait jamais touché à un de ces moteurs avant son embauche à Beauchêne : à force de bricoler le vieux diésel que Jones avait fourni, Roland était devenu un expert.

En 1947, Roland construisit une maison d'hiver à Bimini aux Bahamas, un mandat de la fille de Jones et de son gendre. Jusqu'à sa retraite en 1964, Roland hiverna à Bimini avec Ethel pour retourner passer l'été à Beauchêne. À cette époque, il obtint son permis de navigation, et il aime raconter qu'une année, à titre de commandant, il dut, à la toute hâte, célébrer le mariage d'une des petites-filles de Jones.

Roland est encore fier de dire qu'il est toujours un salarié de Jones. (Note de RNW – Selon Fern St-Georges, Jones lui aurait transféré une série de titres de General Motors en lui disant qu'avec ses titres, il ne manquerait de rien. Il se peut très bien que Roland détienne toujours ces valeurs mobilières, ce qui constitue pour lui un salaire.) D'ailleurs, lors de ma visite chez Roland et Ethel, j'ai pu constater que leur maison était très bien entretenue et qu'ils semblaient vivre sans soucis. Le gardien qui succéda à Roland n'eut pas la même affection et le même respect pour la réserve : avec l'autorisation du gendre de Jones, Baylor Hickman, le gardien suppléa à son revenu en invitant des clients à Beauchêne et, pendant deux ans, on les laissa piller la pêcherie. Le cœur brisé, Roland n'était pas retourné à Beauchêne depuis 1964.

Post-scriptum – le 3 juillet 1996

Ethel Zeitz est décédée le 8 juillet 1994 à l'âge de 95 ans; Roland, le 5 août 1996 à l'âge vénérable de 105 ans. Les familles Zeitz et Jones ont tenu un service commémoratif pour le couple à Beauchêne le 5 octobre 1996 entourés des couleurs d'automne que Roland et Ethel aimaient tant. Leurs cendres reposent sous un rocher de granite commémorant leur vie et leur contribution inestimable au développement de Beauchêne.

RNW – le 2 janvier 2002